

LE MONDE ILLUSTRÉ

MONTREAL, 10 SEPTEMBRE 1892

SOMMAIRE

TEXTE.—Entre-Nous, par Léon Ledieu.—En fumant, par Raoul Renault.—Les marins français à Montréal, par J. St.-E.—Poésie : A une jeune fille, par le Rév. F.-X. Burque.—Mérisette : Histoire d'une petite bohémienne, par J. B. Charrian.—Nos gravures.—L'hon. Ed. Blake, par J. St.-E.—Nos primes : Liste des numéros gagnants.—Poésie : Incertitude, par Joseph Nothin.—Études historiques J.-Bte-Truillier Lacombe, par G.-A. Duumont.—Le châtement (nouvelle inédite) par Elie Tassé, fils.—Notes et faits.—Choses et au res Feuilletons : La Belle Ténébreuse (suite), par Jules Mary ; Mademoiselle de Kerven (suite), par Xavier de Montépin.—Jeux d'esprit et de combinaison : Problèmes de Dames et d'Échecs.

GRAVURES.—Les marins français à Montréal : Le vaisseau amiral l'*Aréthuse* et l'avisé le *Hussard* ; Pique nique au sommet du Mont-Royal.—Le vapeur *Colomb* au échoué à l'île aux Couacs.—Portrait de l'hon. Edward Blake.—Les fêtes de Québec : Portrait de Son Éminence le cardinal Taschereau ; Vue de la basilique ; Vue intérieure de la basilique de Québec.

PRIMES MENSUELLES DU "MONDE ILLUSTRÉ"

1re Prime	\$50
2me "	25
3me "	15
4me "	10
5me "	5
6me "	4
7me "	3
8me "	2
86 Primes, à \$1	86
94 Primes	\$200

Le tirage se fait chaque mois, dans une salle publique, par trois personnes choisies par l'assemblée. Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront le tirage de chaque mois.

ENTRE-NOUS.



Les enfants et les miens viennent de reprendre leurs études, heureusement interrompues par deux mois de vacances, trop vite passées ; les uns rentrent au collège ou à l'académie, les autres au couvent, et tous semblent légèrement tristes, les pensionnaires, surtout.

Les parents, un peu par égoïsme, beaucoup par intérêt pour ces chers petits que l'on aime plus qu'ils ne le croient, sont heureux de voir revenir l'époque de l'entrée des classes, mais l'enfant, en préparant ses livres, ne peut s'empêcher de penser aux belles parties de pêche, aux courses dans la campagne, aux soirées passées en famille, aux bons plats de la maman, à ces plats dont on garde le goût toute sa vie et que l'on ne retrouve jamais plus ailleurs, et c'est le cœur bien gros qu'il reprend le chemin du temple de la science (?), prison pour lui.

Oh ! ce temps de collège !

Il y a longtemps qu'il est passé ; j'ai roulé beaucoup depuis, sans avoir amassé grand moussé ; j'ai bien souffert moralement et physiquement, j'ai eu faim, mais pour rien au monde je ne voudrais recommencer mes études comme je les ai faites.

Ce que je m'y suis ennuyé dans ce misérable collège ! ce que je l'ai exécré, est quelque chose d'impossible à décrire !

* * La routine stupide, la règle uniforme pour

tous les caractères et toutes les intelligences, les cours toujours les mêmes, la science distribuée sans égards aux aptitudes des élèves, la monotonie, l'aridité des leçons données sans goût par un professeur à l'air ennuyé, les longues heures d'étude et de silence imposées par pure convention ou plutôt par ordre supérieur, que tout cela nous paraît insensé plus tard, et comment se fait-il qu'on n'ait pas encore pu trouver un système plus d'accord avec le bon sens !

Les injustices, l'œil infernal du pion, les dénominations encouragées, les punitions bêtes, humiliantes parfois, rarement proportionnées aux fautes commises, je me rappelle tout cela.

Les défenses malheureuses qui donnent l'idée du mal plutôt qu'elle ne le préviennent, etc.

Je me souviens d'un professeur qui nous enseignait l'histoire à sa manière, se pâmant d'admiration devant les faits et gestes des rois sans vergogne, altérant les faits, faussant les conclusions, mais qui, contrairement à son attente, nous a fait prendre le régime absolu en horreur, ce dont je le remerciais s'il l'avait fait avec intention.

On pourrait en dire long sur ce sujet, mais si l'on procède par comparaison, je crois que les hommes de mon époque auraient pu être encore plus malheureux s'ils avaient vécu ailleurs qu'en France.

Dans ces jours déjà lointains, il existait en effet des régions, on me dit même qu'il y en a encore, où l'on punissait les élèves en les frappant, c'est-à-dire en les avilissant, en détruisant en eux tout sens moral, en les traitant en esclaves.

J'ai connu un vieux maître d'école, ignorant et sot, qui a laissé un triste souvenir.

Ce cistre ne trouvait rien de mieux que d'ordonner à ses élèves de *baiser la terre* en punition d'une faute légère et l'on entendait à chaque instant ce fauve hurler :

—Un tel, baisez la terre !

Ce misérable oubliait que c'était la terre de France qu'il ordonnait de baiser en guise de châtement, cette terre qu'on ne baise qu'avec amour et respect quand on y revient au retour d'une longue absence ! La terre natale, la terre de nos aïeux, de nos gloires, la patrie enfin, employée par un imbécile comme moyen d'humiliation !

Un jour, les parents fatigués de ce magister, portèrent plainte en haut lieu ; on lui donna un coup de pied et sa retraite.

Il est allé mourir dans un coin quelconque.

* * Et quand on se souvient soi-même des jours passés, alors qu'on est devenu chef de famille, c'est avec crainte que l'on voit partir son enfant pour plusieurs années dans une institution que l'on ne peut jamais connaître complètement, quelques renseignements que l'on prenne, et plus d'un père se dit alors :

—Mon enfant est bon et pur, dans quel état me le rendra-t-on ?

* * Je me l'ai déjà dit ailleurs, je ne puis comprendre qu'un professeur batte un élève et, celui qui le fait mérite, à mon sens, d'être impitoyablement chassé de l'enseignement.

Il y a tant d'autres moyens de corriger l'enfant sans prendre les moyens de tuer en lui toute sensibilité.

Grétry raconte quelque part un fait dont il a été témoin et qui prouve une fois de plus— bien que cette preuve fut inutile— combien on réussit mieux en s'adressant au cœur et à la sensibilité de l'enfant plutôt que de recourir aux coups qui n'ont jamais convaincu personne.

—J'ai vu, dit-il, à Rome, le spectacle ineffaçable dans ma mémoire, d'une famille consternée par la faute de leur unique enfant. Je vais rapporter cette scène exemplaire pour les mères, les pères et les instituteurs de la jeunesse. Invité à un concert chez un avocat, homme d'infiniment d'esprit, et associé à une femme vraiment romaine, quoique moderne, j'arrive, et quoiqu'il fit grand jour, les fenêtres étaient fermées, le salon tendu de noir, et l'appartement éclairé avec profusion.

—Qu'est-ce ? dis-je au domestique qui m'ou-

vrit la porte, je venais pour assister à un concert, y a-t-il quelqu'un de mort ici ?

—Non, me répondit-il, le concert a lieu.

—Dans ce moment je vis de loin la dame du logis qui venait à moi ; je m'approchai d'elle.

—Vous êtes blessée, lui dis-je, madame ?

—Ne vous effrayez pas, me dit-elle, de tout ce que vous voyez de singulier ; voici le fait. Nous avons remarqué, mon mari et moi, que notre enfant incline à la cruauté (c'était un petit garçon d'environ six ans). Hier, il a voulu jeter un couteau à la tête de sa gouvernante ; j'ai paré le coup et la pointe du couteau m'est entrée dans le bras.

—Vous avez puni votre enfant ?

—Non par des réprimandes ou des coups ; c'est son cœur, c'est sa sensibilité que nous voulons attaquer. On ne l'empêche pas d'aller et de venir, mais personne ne le regarde, ne lui parle, il est abandonné à lui-même comme un petit monstre. Le vase ensanglanté, dans lequel mon époux a lavé ma plaie, est dans la chambre de mon fils, et il y restera tout le temps convenable. Entendez-vous ses sanglots ? Oh ! il est désolé.

—Nous approchâmes doucement de la chambre de l'enfant : il était à genoux devant le vase qui était posé sur une chaise, et il le baisait en disant : *Povera madre ! barbaro che sono ! ecco il suo sangue !* (Pauvre mère ! barbare que je suis ! voilà son sang !)

—Le jeune coupable garda le souvenir de cette journée si triste et devint aussi doux et bon qu'il était dur et impérieux.

* * La présence de l'*Aréthuse* et du *Hussard*, réveille les souvenirs déjà vieux de la première apparition d'un navire de guerre français dans les eaux du Saint-Laurent, depuis la malheureuse cession.

M. Zéphirin Duhamel, actuellement maître du bureau de poste du parlement, à Québec, m'en parlait dernièrement non sans une certaine émotion.

—En 1855, me disait-il, j'étais commis à bord de l'*Advance*, bateau à vapeur, appartenant à M. F. Baby, qui avait obtenu du gouvernement un contrat important pour remorquer à Québec les navires à voile venant du Golfe.

L'*Advance* était commandé par le capitaine Paul Poulliot.

—On savait que la *Capricieuse* allait arriver et, quand nous reçûmes l'ordre d'aller au devant de la frégate française pour la remorquer, vous devez penser si nous fûmes heureux de partir. Tout en descendant le fleuve, chacun interrogeait l'horizon et c'était à qui apercevrait le premier le navire attendu à Québec avec tant d'impatience, puisque c'étaient *nos gens* qu'il nous amenait.

—Vers l'île au Basque, non loin de l'île Verte, un matelot cria tout à coup : "La frégate, capitaine !" et tous, nous nous précipitâmes sur le pont.

—La grande chaloupe fut armée et le capitaine Poulliot me dit de me rendre à bord du navire français.

—J'avais dix-huit ans, et j'avoue que le cœur me battait un peu plus fort que d'habitude en pensant à l'honneur qui m'était dévolu.

—On nous avait aperçus, et quand nous arrivâmes près de la frégate, l'échelle était prête. Je m'y cramponnai vivement avec mes poignets solides, et quelques secondes plus tard j'étais sur le pont, en face d'une foule de matelots et d'officiers.

—Le commandant, s'il vous plaît ?

—C'est moi, jeune homme, me répondit une voix mâle et bien timbrée.

—Mon commandant, lui dis-je, mon capitaine m'a donné l'ordre de vous offrir nos services, de la part du gouvernement canadien, pour remorquer la frégate jusqu'à Québec.

—Très bien, mon ami, je vous remercie et j'accepte avec grand plaisir.

—Il me serra la main, je saluai et je revins à bord de l'*Advance* qui était près de nous. Le lendemain, nous arrivâmes à Québec.

—Et voilà comment j'ai eu l'honneur de monter un des premiers à bord du premier navire de guerre français venu en Canada depuis le commencement du siècle et même depuis 1763.